

Les Prix Scam* 2013

Vendredi 21 juin à 19h30

La Société civile des auteurs multimedia, dont la mission première est la perception et la répartition des droits d'auteurs, dispose depuis 1988 d'un budget culturel qui permet aux auteurs de valoriser leur répertoire et soutenir la création. Elle apporte ainsi une aide essentielle aux auteurs, festivals et partenaires qu'elle accompagne, et consacre, depuis 1980, les plus belles écritures.

Chaque année, la famille des auteurs se réunit pour la célébration des œuvres et de leurs créateurs en remettant ses prix. De la littérature aux œuvres numériques en passant par la radio, la télévision, la photo et les œuvres institutionnelles, les prix de la Scam sont un florilège unique de la création multimédia, mettant en lumière les jeunes talents et rendant hommage aux auteurs les plus confirmés.



* Prix des auteurs	1
* Prix télévision	2 – 8
* Prix radio	9 – 12
* Prix art numérique	13 – 15
* Prix institutionnel	16
* Prix écrit	17 – 19
* Prix journalisme	20

* Prix des auteurs de la Scam

Décerné par les membres du conseil d'administration

Danièle Ohayon

Journaliste média, femme de radio, féministe, Danièle Ohayon, à travers son métier et ses engagements personnels, se bat pour la liberté d'informer. Fille et petite fille de journalistes, licenciée en histoire, Danièle Ohayon se lance d'abord dans la presse écrite et militante. Elle fait ses débuts en 1975, à Rouge, quotidien d'extrême gauche. Voulant tout savoir des métiers de la presse, elle travaille ensuite comme claviste et comme maquettiste. Elle écrit également pour des revues féministes : *Le Temps des femmes*, *La Revue d'en face* puis l'Agence de presse Femmes Information. (AFI) Au début des années 80, la grande époque des radios libres et sans le sou, commence. Patrick Fillioud, Danièle Ohayon et un groupe d'amis créent leur radio : *Gilda la Radiopolitaine*, une radio généraliste et pluriculturelle où l'information a une grande part. Tout le monde se forme sur le tas au montage, au mixage comme à l'interview ou au reportage radio, vivant de passion et d'eau fraîche, jusqu'en 1985. Danièle Ohayon découvre la beauté de la radio et ne quittera plus jamais ce média.

En 1988, en partenariat avec CB News et Christian Blachas, elle propose à France Info des chroniques sur les médias et la communication. Jusqu'en 2010, elle anime chaque jour une chronique observant l'évolution des médias, de leurs contenus et de leurs programmes. Recevant à la Maison de la Radio de très nombreux professionnels de la presse et des journalistes étrangers, elle prend la mesure du sort de ses confrères et consœurs persécutés, exilés à Paris. Pour les aider et les protéger, elle fonde en 2002, avec Philippe Spinau, la Maison des Journalistes, convainquant les médias d'assurer par solidarité confraternelle, l'essentiel du financement, à côté du Fonds européen pour les réfugiés et de la Ville de Paris. La Maison des Journalistes héberge et soutient les journalistes contraints à l'exil à force d'intimidations, tortures, prison, menaces de mort. Depuis 11 ans, elle a reçu 250 journalistes de 51 nationalités différentes, venus des quatre coins du monde dont un tiers de femmes. « *Il faut absolument les soutenir, les « cultiver » comme des fleurs rares, un moment transplantées dans un pays étranger mais destinées pour certaines à revenir s'épanouir dans leur propre pays, car sans presse libre, il n'y a pas de démocratie et ce sont les bourgeons de cette future presse qui doivent être protégés. Pour la plupart, l'exil est durable. Ces confrères apportent à notre pays la richesse de leur combativité et la différence de leur expérience.* »

Danièle Ohayon défend la visibilité des femmes dans les médias, la reconnaissance de leur place dans les instances de décision, à travers ses collaborations avec le site internet Terrafemina. Elle se bat pour l'information libre et l'éthique du métier de journaliste. Ses maîtres mots : "*Temps : prendre le temps d'aller à la source, de recouper et vérifier l'information.*" "*Complexité : restituer l'information en mettant en valeur les contradictions et les nuances d'une situation.*"

" *Engagement : le métier d'informer est celui d'expliquer, mais aussi, selon la célèbre phrase d'Albert Londres, de porter la plume dans la plaie.* "

*

Danièle Ohayon, se ressource aujourd'hui dans la fiction en écrivant un roman noir. Elle est membre du jury de sélection du Festival de Fiction Télévisuelle de Luchon et présidente d'honneur de La Maison des journalistes.

*Prix Charles Brabant pour l'ensemble de son œuvre

Décerné par les membres du conseil d'administration

Frederick Wiseman

Né en 1930, à Boston, aux USA, enfant passionné par les grands maîtres du comique au cinéma et le magazine March of Time, Wiseman est devenu cinéaste tardivement. Après un passage obligé par l'armée américaine, quelques années d'études, à Paris, de 1956 à 1958, où il va beaucoup au cinéma, au théâtre et tourne, en amateur, beaucoup de films en 8mm, il étudie et enseigne le droit dans le Massachusets, sans aucun goût pour cette discipline. L'univers des lois et de l'injustice le mène pourtant à l'art du cinéma documentaire à l'âge de 36 ans. En 1966, la lecture de *The Cool world* de Warren Miller sur la délinquance juvénile à Harlem, le pousse à utiliser le cinéma comme moyen de démonter et dénoncer l'ordre social et à produire avec succès le film de Shirley Clarke.

*

En 1967, Wiseman réalise *Titicut Follies*, sur la prison d'état de Bridgewater, spécialisée dans la démence criminelle des jeunes. Son premier film sera interdit aux USA jusqu'en 1991. Depuis, il n'a jamais cessé de tourner et de consacrer sa vie à réaliser, produire et monter ses propres films, une quarantaine, diffusés en grande partie sur les chaînes publiques de télévision. Il a pu travailler, non sans difficultés de financement, en toute indépendance, en créant en 1970 sa propre société de production, « Zipporah Films ». Dans le sillage de cinéastes comme Leacock, Maysles, Pennebaker, Wiseman affirme sa méthode issue du cinéma direct, son sens de la dramaturgie et de l'humour. Pas de didactisme. Ni interviews, ni commentaires off, ni musiques additionnelles dans ses films. Muni de sa caméra légère 16 mm et de son magnétophone portable, il prend le temps d'écouter et de regarder, de dégager rêves et cauchemars de la vie quotidienne Wiseman critique et filme, de façon macroscopique, la comédie humaine. Il radiographie les grands « corps » constitués de son pays, chronique les rapports sociaux au quotidien. Il explore des lieux de pouvoir ou de consommation symboliques, des lieux d'enfermement, en se concentrant et se focalisant sur des microcosmes : une école supérieure de Philadelphie (*High School*, 1968), un commissariat de police à Kansas City (*Law and order*, 1969), des hôpitaux (*Hospital*, 1970 ; *Near death*, 1989), un régiment militaire (*Basic Training*, 1971), une agence de mannequins (*Model*, 1980), la vie du grand magasin Neiman-Marcus de Dallas (*The store*, 1983), des centres d'accueil sociaux (*Welfare*, 1971 ; *Domestic violence*, 2001), une cité du ghetto de Chicago (*Public Housing*, 1997), une usine de sardines dans une petite ville (*Belfast, Maine*, 1999), le Parlement de l'Idaho (*State Legislature*, 2006), une salle de boxe (*Boxing Gym*, 2009) Francophone, Wiseman s'immisce en 1995, en France, dans les coulisses du spectacle, du théâtre, de l'opéra puis du cabaret (*La Comédie-Française ou l'amour joué* (1996), *La Danse, le ballet de l'Opéra de Paris* (2008), *Crazy Horse* (2010)). Frederick Wiseman filme des gens dans leur environnement, pratiquement sans préparation. "Je viens généralement un jour ou deux pour repérer les lieux, proposer aux gens de les filmer et ensuite je filme. Je ne fais pas de recherche, j'apprends en regardant... On ne sait jamais ce qui va se passer, quelque chose d'incroyable peut advenir sous nos yeux. On fait ses choix et le résultat est un mélange d'instinct, de chance... Cela demande d'être sur le qui-vive, prêt à tourner à n'importe quel moment ". D'une énergie inépuisable, entretenue par le cyclisme et la marche à pied, Wiseman a aussi créé des mises en scène au théâtre, en France. Il a réalisé un film de fiction en 2002 : *La Dernière Lettre*, captation de sa mise en scène de *Vie et destin*. Dès son premier film, Wiseman a subi plusieurs procès ou interdictions aux USA mais il a reçu une trentaine de prix aux USA, en Europe, et au Japon. Dernier né de « ses enfants » en préparation : *National Gallery*, qui sortira en 2014.

*Prix du documentaire de création de l'année

Jury composé de Claudio Pazienza, Serge Viallet, Geneviève Wiels, Cathie Dambel et Sylvaine Dampierre

Patricio Guzmán pour *Nostalgie de la lumière*

Produit par Renate Sachse, Atacama Productions, Blinker Filmproduktion, WDR, Cronomedia, avec le soutien de Fonds Sud Cinéma, Televisión Española, Région Ile-de-France, Brouillon d'un rêve de la Scam, Sundance Foundation, 2010

Enfant, Patricio Guzmán aimait regarder les étoiles et voulait devenir astronome. Les maths n'ont pas voulu de lui, il est devenu cinéaste. Près de 60 ans plus tard, lorsqu'il lance le projet de son film, *Nostalgie de la lumière*, la télévision française n'a pas voulu de lui. Ce film lui a pris 5 ans. Sa femme en est devenue la productrice.

« *Au moment même de notre naissance, on se réveille entouré de souvenirs. Les souvenirs de nos parents, de nos grands-parents et des milliards de personnes qui nous ont précédés se trouvent déjà dans notre cerveau. De la même manière, nous portons également le passé de la matière, le passé des étoiles et de l'univers. On peut même dire que le futur vient du passé. La vie n'est faite que de passé. C'est là la raison première de ce film.* »

Au Chili, à 3000 mètres d'altitude, dans le désert d'Atacama, là où le ciel de la nuit est si pur et transparent, les astronomes déchiffrent les secrets de l'origine de l'univers, scrutent les galaxies les plus lointaines, à des milliards d'années-lumière, apparaissant comme elles étaient peu après le Big Bang. Archéologues de l'univers, ils remontent le temps.

Tout dans ce désert appartient au passé. Il y a des animaux, des météorites, des observatoires, des archéologues, des momies. Et aussi les ossements des prisonniers politiques de la dictature de Pinochet (1973-1988). Car y fut installé le camp de Chacabuco.

Au pied des observatoires, des femmes, mères, épouses, sœurs de disparus fouillent inlassablement le sable brûlant, dans l'espoir d'y glaner des restes de leurs proches.

« *En pleurant les morts, en continuant de les chercher, elles entretiennent la mémoire, elles nous empêchent d'oublier.* »

Là, où se croisent, sans contact, archéologues, astronomes ou ces femmes, tous remontant le passé, une histoire cinématographique apparaît. Des astéroïdes aux ossements, tout est métaphore, tout est de même matière. « *Petit à petit, on pénètre un espace de réflexion où l'on juxtapose des choses qui n'ont apparemment rien à voir entre elles.* »

Nostalgie de la lumière est une méditation sur le temps, entremêlant au temps court de l'histoire humaine celui de notre univers. « *J'ai toujours cru que nos origines sont enfouies dans le sol, mais aujourd'hui, je pense que nos racines se trouvent au-dessus de nous, au-delà de la lumière.* »

Le film est sorti dans huit salles au Chili, pendant un mois, vu par 6.000 spectateurs. En France, le film est resté visible pendant un an et 4 mois vu par 70.000 spectateurs. Il a connu son plus grand succès aux États-Unis.

« *Un pays sans films documentaires est comme une famille sans albums photo.* »
« *Il faut ... enseigner ce que nous ne savons pas, montrer ce que nous ne pouvons pas voir, la réalité non-visible comme Cervantes ou Kafka.* »

Adolescent, le jeune spectateur Patricio Guzman, né en 1941, découvrait dans les salles de cinéma de son pays, le Chili, les films documentaires, son genre préféré, ceux de Disney, Cousteau, Clouzot, Resnais, Reichenbach, Rossif... qui le marquèrent pour toujours.

Après ses études à l'École de Cinématographie de Madrid, en 1970, il est de retour au Chili avec quelques scénarios de fiction : « *Quand j'ai vu ce qui se passait dans les rues, je me suis dit qu'il était complètement absurde de réaliser ces films. C'était un moment propice au documentaire.* »

Avec son premier film (détruit depuis) *La première année*, autour des douze premiers mois du gouvernement de Salvador Allende, il suscite l'enthousiasme et le soutien de Chris Marker.

De 1972 à 1977, il produit et réalise *La Bataille du Chili*. Cette trilogie documentaire, qui lui valut plusieurs prix, fonde les bases de son cinéma.

Après le coup d'État, en 1973, Patricio Guzmán doit abandonner son pays pour Cuba puis l'Espagne puis la France, où il vit. Il y a réalisé ainsi de nombreux documentaires sur le Chili du XXe siècle, sur Jules Verne...

Il dispense des cours de documentaire en Europe et en Amérique du sud, il est le fondateur et actuel président du Festival du Documentaire de Santiago (FIDOCS).

De *La bataille du Chili* à *Nostalgie de la lumière*, le travail de Patricio Guzmán est hanté par « la mémoire historique ». « Elle consiste pour moi à dénoncer le terrorisme d'État, l'occultation des événements, la déformation de l'Histoire récente, et cela dans le but de récupérer ce temps oublié et de donner à connaître ce que l'État chilien a préféré garder sous silence. »

Mention spéciale du jury à **Jérôme Le Maire** pour *Le thé ou l'électricité*, Iota Production, Perspective Films, HKS Productions, K Films, 2011

« Le jury a tenu à accorder une mention spéciale à ce film pour la patiente et pudique attention que l'auteur a su accorder à ses personnages et la sensibilité de son regard, révélant leur belle humanité et conférant à leur histoire les dimensions d'un conte ».

Le Thé ou l'Électricité est l'histoire épique de l'arrivée de l'électricité dans un village isolé et enclavé au cœur du Haut Atlas marocain. Durant plus de trois années, saison après saison, le réalisateur dévoile patiemment les contours de la toile qui se refermera inexorablement sur les habitants d'Ifri. Sous nos yeux se dessine l'image d'une modernité impitoyable à laquelle le petit village va être relié.

*Prix découverte de l'année

Jury composé de Jenny Keguinier, Evelyne Clavaud, Patrick Cazals, Sylvain Roumette et Elisabeth Leuvrey

Raphaël Mathié, pour *Dernière saison – Combalimon* – La Luna Productions – 2009

« Maintenant, vous pouvez passer chez moi et si vous voulez, on fait un film sur une ferme qui se meurt ». *Laisser une trace de son passage, voilà ce qui, je crois, a poussé Jean Barrès à formuler cette surprenante demande, lors d'une projection de mon précédent film, chez lui, à Saint Urcize dans le Cantal. Et c'est l'humanité de sa demande, l'universalité de sa peur qui m'ont amené à accepter sa proposition.*

Fils unique, sans enfants et sans famille, Jean Barrès vit seul. S'il disparaît, tout disparaît : son nom - une lignée s'éteint - mais aussi Combalimon, son unique bien, la ferme de ses aïeux.

A bientôt soixante-dix ans, fatigué, il doit se résoudre à vendre ses quelques vaches et songer à la transmission pour sauver "Combalimon".

Travailler seul, au son et à l'image, me paraissait nécessaire pour mieux éprouver la respiration du lieu, sonder la solitude de mon personnage, respecter son intimité. De même m'a semblé évident le dispositif du cadre fixe pour questionner l'immuabilité de son monde, mais aussi pour l'inscrire dans un temps autre, plus archaïque, plus universel, qui est celui du nuage qui passe, de la feuille qui tombe, de l'araignée qui guette sa proie...

Questionner la condition humaine en lui opposant l'infini de la nature...

Raphaël Mathié

*

Je suis là où les vents me mènent. Jamais de hasard. Raphaël Mathié est parti sur des chemins en étoile, de découverte en découverte, initiant plusieurs vies.

Largue les Vosges du Nord, où il est né en 1967, pour Strasbourg où il étudie le journalisme. Largue en 2002 la presse écrite où il se sentait à l'étroit. Entre en cinéma et s'adonne à la peinture, en autodidacte.

Le choix du cinéma documentaire s'impose il y a une dizaine d'années. Bien que peu cinéphile au départ, par le « hasard » d'une rencontre déterminante, il suit l'enseignement des Ateliers Varan et y découvre les rudiments du cinéma. Son premier film d'école, *35 ans et des poussières*, porte sur la lutte d'un laboratoire de physique de Jussieu et la question de l'amiante. Jean-Louis Comolli le pousse à continuer.

Il atterrit ensuite, « par hasard », dans le Massif Central qu'il ignorait. Il y fait ses premières armes, explore le langage cinématographique, réalisant *Terres Amères* en 2004. Le film expose la lutte de gens de l'Aubrac pour la défense de terres communes, les sectionaux, enjeux d'enchères financières importantes. C'est là qu'il rencontre Jean et sa ferme, Combalimon, et tourne *Dernière saison*, qui sera présenté en salles en 2010 et sur Arte en 2011.

Il fait presque tout lui-même, avec les moyens du bord et le soutien de La Luna Productions et de son ami Sébastien Hussenot.

Il passe à la fiction avec *Le Cri*, expérience proche de la peinture, primé au Festival international du film fantastique de Gérardmer. Il achève le montage d'un moyen métrage poétique, *Les naufrageurs*. Il développe actuellement deux longs métrages de fiction et documentaire.

L'œuvre cinématographique de Raphaël Mathié, servie souvent par des plans fixes et des images oniriques porte l'empreinte de l'art de la peinture auquel il s'est initié tardivement. Ses « maîtres » se situent dans cet univers : allemands comme Dix ou Beuys, américains comme Rauschenberg, Pollock ou Twombly, catalan comme Tapiès, français comme Rebeyrolle...

Il peint et dessine aussi lui-même. Il se plaît à « *représenter le monde, transformer le monde* ». En toute liberté.

Aujourd'hui, Raphaël Mathié a posé l'ancre en Bretagne, face à l'océan. La voie s'élargit. Nouveaux souffles.

* Prix International

Remis le 30 mars 2013 dans le cadre du Cinéma du réel à Paris

Jury composé de François Caillat, Sébastien Lifshitz, Claudine Nougaret, Luciano Rigolini, Charlotte Selb

Mitra Farahani

pour *Fifi hurle de joie*, 96', Butimar Productions (Usa), 2013

Portrait filmé de Bahman Mohassess, figure mythique de l'art moderne et contemporain iranien. Disparu et oublié depuis la révolution islamique en Iran, exilé en Italie depuis 2006, homosexuel, Bahman Mohassess était un peintre et un sculpteur célèbre à l'époque du Shah. Après la révolution, il a détruit une grande partie de son travail.

Mitra Farahani retrouve cet artiste solitaire dans une discrète chambre d'un vieil hôtel de Rome, où est accrochée, *Fifi hurle de joie*, rare toile à n'avoir pas été détruite de ses propres mains.

La cinéaste y filmera les deux derniers mois de sa vie en 2010, le poussant à dévoiler ses contradictions entre l'obsession de la destruction et le désir de faire partie de l'histoire. Elle le filme aussi « à l'œuvre » après lui avoir fait passer commande par deux artistes iraniens de sa dernière toile « *Chef d'œuvre inconnu* », sa « performance finale » inachevée, arrêtée par sa mort prématurée.

Le film sera distribué en France, à l'automne 2013, par Urban Distribution.

*

Mitra Farahani, née en 1975 à Téhéran, est une peintre et cinéaste iranienne, qui vit et travaille à Paris. Peintre de formation, elle étudie les arts graphiques à l'Université Azad de Téhéran puis à Paris. En 1998, Mitra Farahani obtient une bourse de résidence à la Cité Internationale des Arts où elle réalise un projet de peinture/performance basée sur l'effacement des peintures murales couvrant la totalité de son atelier : une référence aux cérémonies de deuil en Iran. Pendant ses études à l'École Nationale des Arts Décoratifs de Paris, elle s'oriente vers le cinéma documentaire. Avec ses films, elle brise les tabous de la société iranienne, prisonnière des ayatollahs, scrute l'intimité sexuelle des Iraniens, ou bien elle part à la recherche d'artistes iraniens majeurs, interdits, disparus, effacés de la mémoire ou de l'histoire de son pays, par un régime oppressif. En 2001, elle réalise son premier film documentaire, « *Just a Woman* », sur les premiers pas de la vie d'un homme devenu femme. Elle y raconte comment, dans une société où il est impossible de vivre son homosexualité, changer de sexe est parfois la plus simple des solutions, adoptée par de nombreux gays sans que personne n'en parle. Ce documentaire, primé au festival de Berlin (2002), fut très remarqué par la critique.

En 2004, « *Tabous* » (*Zohre et Manouchehr*), un long métrage documentaire entremêlé de scènes de fiction, sur le désir sexuel et les frustrations de la société iranienne, rencontre un grand succès clandestin en Iran. « *Tout le monde a une double vie à Téhéran. Et tout le monde sait que tout le monde a une double vie* ». Aucune cinéaste n'avait osé jusque-là filmer une femme nue en Iran. Elle et ses collaborateurs en paieront le prix, subissant les harcèlements des services secrets jusqu'à leur arrestation en 2009.

En 2007, elle réalise « *Le Temps suspendu* » (*Behdjat Sadr*), documentaire sur une artiste peintre majeure de la modernité iranienne.

Depuis , elle travaille sur « *Repentance* », un documentaire consacré à un grand comédien du cinéma populaire iranien, l'homme aux 80 films, interdit de visage dès la première année de la Révolution de 1979, ainsi ressuscité après trente ans d'absence devant les caméras.

Parallèlement, Mitra continue à peindre. Si au début ses films semblaient marqués par sa pratique plastique, le cinéma influence de plus en plus sa peinture. Elle réalise des paravents et des toiles peints ou dessinés au fusain — dans un langage hyperréaliste — où s'exhibent d'imposants fragments de corps, entre des figures familières ou inquiétantes.

En 2008, invitée à la résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes, elle écrit son premier long métrage de fiction « *Le Coq* ». Le scénario remporta le prix Opening Shot.

En novembre 2009, Le Lieu Unique de Nantes présente une exposition des œuvres de l'artiste comportant une installation vidéo, une peinture-paravent, des dessins aux formats géants et des projections de films.

En 2012, elle finit la réalisation de « *Fifi hurle de joie* ».

* Prix de l'ensemble de l'œuvre

Décerné par les membres de la commission des œuvres sonores de la Scam

Daniel Mermet

« *Je suis né dans la banlieue rouge, au sein d'une famille de huit enfants, très pauvre. Je suis tombé dedans étant petit. Comme certains sont nègres, moi je suis rouge.* »

De son origine sociale, Daniel Mermet tient son engagement politique ; sa vie et toute son œuvre en seront marquées au fer rouge.

Né le 16 décembre 1942 aux Pavillons-sous-Bois, dans l'Est parisien, il a grandi dans une famille ouvrière. A la sortie de l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art, il devient dessinateur pour l'industrie du jouet et du textile. Mais très vite, il s'oriente vers le journalisme pour défendre ses idées. Proche du Réseau Jeanson, il soutient la cause du Front de Libération Nationale pour l'Algérie. Il collabore avec le magazine «*Elle*». Ses rencontres avec le cinéaste Paul Grimault puis les frères Prévert le poussent vers le monde du spectacle. Au début des années 70, il crée le «*Théâtre de la table qui recule* » avec son ami Gérard Lemoing et produit «*Mortimer Baltimore* », joué entre autres au Festival d'Avignon. La troupe s'arrête lorsque Daniel Mermet fait son entrée à France Culture en 1976, où il réalise des contes quotidiens et des émissions sur l'art brut («*Dans la Banlieue de l'Art* »). Deux ans plus tard, il rejoint France Inter qu'il ne quittera plus.

Entre culture et politique, fiction et reportage, il use, avec humour ou sérieux, de toutes les ressources du langage radiophonique. Il participe à «*l'Oreille en Coin* », de Jean Garretto et Pierre Codou. Il réalise ensuite sa première émission, sur le voyage et la poésie : «*Dans la ville de Paramaribo, il y a une rue qui monte et qui ne descend jamais* ». Ses émissions suivantes abordent tous les genres : la peur avec «*Chair de Poule* » (1984), le jazz avec «*Charlie Piano Bar* » (1985) ou l'humour avec une émission en public «*Bienvenue à bord du Titanic* » (1987). Libre et provocateur, Daniel Mermet anime, dès 1982, la première émission de contes érotiques sur le service public : «*Tendre est la nuit* ». Celle-ci sera supprimée mais il revient à la charge durant les étés 1985 et 1986 et propose ses créations sensuelles dans «*La coulée douce* », qui fera scandale, puis dans «*Le malin plaisir* ».

*

En 1989, et pour une durée de 22 ans à venir ! il lance «*Là-bas si j'y suis* », émission d'investigation et de grand reportage. Objet radiophonique singulier, monument du service public, sans lequel elle n'aurait pu exister, «*Là-bas si j'y suis* » détonne et dérange.

Régulièrement attaqué pour son traitement partisan et militant des sujets socio-économiques, Mermet assume sa démarche et définit son émission comme un contre-pouvoir, «*un sport de combat* », selon l'expression de Pierre Bourdieu.. «*Il y a bel et bien un libéralisme économique qui engendre l'horreur économique contre laquelle notre émission se positionne depuis le début. La vraie ligne de front est là.Nous sommes plus près des routiers que des rentiers, plus près des jetables que des notables ... Il est impossible de rester neutre.* »

L'émission s'ouvre toujours sur la diffusion d'une sélection de messages téléphoniques de ses auditeurs, appelée le «*répondeur* ». Porte-voix de discours non-conformistes, elle occupe une place importante dans le milieu altermondialiste français.

Succès d'audience, elle a également été couronnée par plusieurs prix : le prix Ondas 1992, le prix de l'œuvre de l'année de la Scam en 1993 et du Conseil français de l'audiovisuel en 1998.

Mermet est aussi écrivain ("*Nos années Pierrot*", "*Là-bas, Carnet de route*", "*L'île du droit à la caresse*"...). Il a coréalisé un film documentaire "*Chomsky et Cie*", sur son mentor Noam Chomsky, linguiste et philosophe américain, de sensibilité anarchiste, analyste des médias et de la liberté d'expression.

« Informer, c'est choisir. Une bonne émission, ce n'est pas cinq minutes pour les Juifs et cinq minutes pour Hitler ! Donc je choisis, avec mon équipe. C'est ma liberté de journaliste. Tolérer loyalement l'expression d'idées qui vous déplaisent, ça ne veut pas dire adhérer à ces idées ! Dans la liberté d'expression telle qu'elle est conçue en France, il y a un déficit démocratique. On s'en remet au juge pour savoir le vrai du faux. Pendant ce temps-là, on se soustrait au débat. Or, la démocratie, c'est combattre par le débat. »

* Prix de la meilleure l'œuvre de l'année

Décerné par les membres de la commission des œuvres sonores de la Scam

Alain Devalpo pour *Souvenons-nous du Joola*

(Projet soutenu par Brouillon d'un rêve) France Culture 2012 - Coproduction : France Culture, Sur les docks-service multimedia – Kids Up Hill

Série documentaire en trois volets, sur l'un des naufrages civils les plus tragiques de l'histoire, celui du Joola, ferry sous tutelle de l'armée sénégalaise, qui assurait la liaison maritime entre la capitale de la Casamance et Dakar. Pour la Casamance, région enclavée du Sud du Sénégal, le navire représentait un véritable cordon ombilical. Le 26 septembre 2002, à 22h55, le Titanic sénégalais sombra au large des côtes de la Gambie. Près de 2 000 victimes périrent. La Casamance fut en état de choc. A l'échelle de la France, cela équivalait à 130 000 morts.

A l'occasion du dixième anniversaire du naufrage, Alain Devalpo et Jean-Philippe Navarre sont retournés sur les lieux du drame à la rencontre de témoins directs, dont Patrice Auvray, le seul rescapé français. Tous ont accepté de revivre cette déchirure pour graver le récit de cette tragédie qui emporta tant de lycéens et étudiants s'apprêtant à la rentrée scolaire, une jeune équipe de foot et bien d'autres « sans nom et sans voix ». Catastrophe ignorée en France, le documentaire en fait le récit heure par heure, rapporte le témoignage des rescapés sur cette tragédie, avec une émotion immense.

L'enquête a été déclinée sous plusieurs formes multimédias : un blog, un web documentaire, une page Facebook.

*

Dakar, Bogota, Valparaiso, La Paz, Oulan Bator, Séoul, Tokyo, Vladivostok, Bamako.... Alain Devalpo sillonne l'Amérique latine, l'Asie ou l'Afrique.

Journaliste pluriel, reporter de luttes et de résistances basé à Paris, spécialiste de rien, curieux de tout, auteur de nombreux articles de presse, de documentaires radios, de plusieurs livres et de travaux publiés au cœur de la webosphère, Alain Devalpo collabore avec de nombreux médias francophones, notamment Radio France Internationale et France Culture.

Héritier de maîtres à créer tels que Jacques Prévert ou Nicolas Bouvier, ce producteur, « dépendant de son indépendance », mixe les sons, les images et les mots pour ses récits. Il est attaché à la radio, média voyageur, mais envisage à l'avenir d'insérer une corde vidéo à son arc multimédia.

Fidèle à sa première vie professionnelle d'animateur socio-culturel (1980/1995), il transmet sa passion du journalisme en intervenant au sein de l'enseignement primaire et secondaire pour le projet éducatif et participatif « *Journalistes en herbe* », qui propose une correspondance via Internet entre des élèves français et un journaliste en reportage dans un pays francophone.

Il est aussi l'auteur de *Chair à ballons* (Grund, 2012), *Peines mexicaines, Florence Cassez, Jacinta, Ignacio et les autres* (First, 2009), *Voyage au pays des Mapuches* (Cartouche, 2007), *La pêche miraculeuse, les enlèvements en Colombie*, (Syros, 2004), *Colombie, couleur café* (Asa, 2001).

* Prix jeune talent de l'année

Décerné par les membres de la commission des œuvres sonores de la Scam

Yaya Moore

pour *Clash Les Classiques*

Radio France - Le Mouv' - 2012 – (le samedi 15h-15h30)

Clash les Classiques, une « émission de folie, de folie-littérature » créée par Yaya Moore, sur le Mouv', pour redonner le goût de la lecture des classiques, « pas comme en classe ». « Mon émission a une mission : elle remémore les grands classiques de la littérature, elle ne te les remet pas morts, elle te les remet vivants ».

Avec cette émission, il développe le genre déjanté qu'il a inventé, en privé, dès 1999 : la téléportation dans les romans, en se concentrant sur les grands classiques de la littérature: Gargantua, Candide, le Malade Imaginaire, Le Comte de Monte-Cristo ...

Yaya Moore joue des mots, les bons, les gros, les comme-il-faut, fait passer le goût de la langue, usant de tous ses styles, de tous ses accents.

Sur divers registres, hollywoodien ou bien cartoon, ou très sérieux, acteur, conteur, lecteur, critique, il met en scène, joue, bruite, vocalise, raconte, ou lit, restituant par tous les tons, dans tous les sens, les enjeux du texte et de l'auteur, sans tabou.

« J'innove en y faisant des « bandes annonces de livres classiques », je discute avec les personnages, je fais des « lectures cinématographiques » (avec toute l'ambiance sonore de la scène lue), j'appelle l'auteur dans le passé avec mon « Smartphone Temporel ». « Je m'éclate à faire la fête avec les mots, une méga teuf, une sorte de rave partie de mots ou un rêve partie de mots. Je m'amuse avec les mots dans des petites démos de mots : je me sers des mots drôles ou des mots d'émotion, et parfois même des mots démodés. J'utilise aussi des mots dits, des mots parlés, de ces mots maudits par les modernes ou anciens animateurs, j'essaie de remodeler des mots morts et faire avec des mots révolus : des mots « révolvers ». Je démolis des mots lus et relus pour en faire en quelque sorte des mots...difiés. »

J'aime pouvoir construire à l'antenne du Mouv', des « images radiophoniques ». J'essaie de faire en sorte que mes « radioditeurs », mes « radiospectateurs » aient l'impression « d'entendre » des images auditives ».

*

Métis originaire de l'île de La Réunion, Yaya Moore grandit en banlieue parisienne, dans des quartiers populaires. Dès l'enfance, il trace sa route du futur et n'en dévie pas : passeur de lettres. Par l'éducation, la radio, le spectacle, l'image, le son...

* Prix de l'œuvre d'art numérique

Décerné par les membres de la commission des arts numériques

Sabine Massenet pour *Image trouvée*, Prod. Khiasma, avec le soutien du département de la Seine-Saint-Denis et des bibliothèques du 93, 2011

« Si vous trouvez cette image, veuillez écrire à l'adresse suivante... ». C'est le message, écrit sur de petites cartes bizarres, que Sabine Massenet a lancé comme une bouteille à la mer et glissé dans les livres d'une dizaine de bibliothèques de Seine-Saint-Denis, à la rencontre de lecteurs inconnus. Dans les livres de ses auteurs ou artistes préférés: Robert Walser, Sebald, Pierre Michon, Serge Daney, Daniel Arrasse, Georges Perec, Georges Simenon, ... Sophie Calle, Gerhart Richter, Hitchcock, Manoel de Oliveira, Douglas Sirk, Fassbinder, Béla Tarr ... De ce jeu de hasard, ont émergé trois ans plus tard une performance, une exposition, des films : « *Image retrouvée* ». « *J'avais envie de découvrir les pratiques de lecture des habitants de ce territoire, dont on ne parle jamais. L'enjeu pour moi était ensuite ... de les interroger, non sur ce qu'ils lisent mais comment ils lisent : Où ? Quand ? Ont-ils une bibliothèque ? Cornent-ils les pages de leur livre? Toutes ces petites choses...* » Parmi tous ces correspondants, 19 ont accepté d'être filmés dans des lieux de leur choix, dans les parcs et jardins de Bobigny, Montreuil, Rosny, Noisy ... « *Chaque rencontre a été une double découverte : une personne et un lieu. Je me suis vite rendue compte que le site, le paysage, la nature entraînent en résonance avec la vie parfois très singulière des personnes rencontrées.* » Puis elle est retournée sur les lieux filmer en plan fixe les paysages. Les récits de vie de ces lecteurs, elle les a décryptés, en a sélectionné des extraits et les a donnés à lire à des comédiens que l'on entend en voix off. A partir de cette accumulation de matériaux réels et fictifs, Sabine Massenet a composé « *Image trouvée* », une vidéo à deux écrans, un objet hybride. Ce double écran, emblématique d'un livre ouvert, est aussi la métaphore de la rencontre de deux personnes, d'un lieu et d'un visage, d'un espace et d'un récit. « *Le lieu devient aussi visage, le récit paysage, le lecteur personnage de fiction* ».

*

Sabine Massenet est vidéaste, plasticienne, née en 1958. Elle explore le portrait, une thématique présente dans son travail plastique, avec une ouverture sur le langage et sur la résonance des images dans la mémoire collective ou privée. Elle crée aussi des vidéos pour le théâtre. Ses vidéos sont présentées dans des festivals français et étrangers, centres d'art, musées. Plusieurs ont été achetées par la collection d'Art contemporain du Conseil Général de la Seine Saint Denis. « *Je suis une parisienne, j'ai toujours vécu là. Mais j'allais tous les étés dans les Pyrénées en Ariège, où j'ai marché très jeune dans des lieux encore sauvages. Et j'ai un besoin impératif de nature. Mon amour du cinéma et de l'image en mouvement, est né très tôt; en même temps que la course et la vitesse en patin à glace. Tout a commencé quand ma grand-mère a loué un projecteur 16 mm et des Charlie Chaplin ... Pouvoir toucher la machine, la pellicule, voir et entendre le film se dérouler et se rembobiner, est un des souvenirs forts de mon enfance. Et puis ensuite à 15 ans, un choc, "Céline et Julie vont en bateau" de Rivette, une impression de liberté. Puis la découverte de l'art contemporain quand j'ai commencé à travailler au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Là, y travaillait aussi une cinéaste expérimentale, Martine Rousset ...qui m'a fait découvrir les fameuses séances de Scratch organisée par Light Cône. J'avais fait des études de céramique interrompues pour gagner ma vie Je m'étais lancée dans la sculpture et l'installation. Après la perte de mon troisième atelier, j'ai décidé d'acheter une caméra vidéo, et de me débarrasser des objets et de la matière. Et je découvre les vidéos de Chris Marker, Godard, Bill Viola... Christian Marclay et Roman Signer. J'aime certainement plus regarder les images que les faire. Pour cette raison, j'ai beaucoup pratiqué le remix et le found-footage vidéo. L'expérience également qui m'a fait avancer dans mon rapport à l'image c'est le travail de diffusion que j'ai exercé avec les Thé vidéos de la revue Eclair, et l'association « Est ce une bonne nouvelle ». L'œuvre de Sabine Massenet est distribuée par Heure Exquise !"Image trouvée", "Patricia" sont distribués par Khiasma.*

* Prix nouvelles écritures

Jury : Décerné par les membres de la commission des arts numériques

Hicham Berrada pour *Rapport des lois universelles, 2013*

Plaque de verre 50x50cm, produits chimiques, nanoparticules de fer, caméra et projection en direct
Vidéo SD issue de performance. 3'40"

« Je me positionne comme un maillon dans des processus physico-chimiques. Je suis un serviteur de la nature ; je l'aide à faire des choses, la cristallisation par exemple.

Je me place aussi en maître qui active à un moment donné un processus. J'essaye juste de choisir un système de lois un peu comme les règles d'un jeu, un protocole expérimental.

Une fois que j'ai choisi un cadre, une température, une pression, un certain apport d'énergie, quelques produits, sels fluides, moteurs, aimants qui seront finalement les acteurs, j'enclenche et j'essaye de me retirer dans le public ; je laisse la nature faire ; j'assiste à la création de la chose même s'il n'y a pas vraiment de création. »

*

Hicham Berrada agit comme un manipulateur de laboratoire, secrétant des formes merveilleuses, révélant un univers étrange et féérique, faisant naître un monde chimérique.

La vidéo enregistre et fait état de ce qui s'est produit en un lieu et un temps définis. L'artiste enchante la science, ouvre nos yeux d'enfant. Dans sa quête, il recherche ce moment de dévoilement où l'invisible prend forme devant nos yeux.

Fort de sa formation artistique et scientifique, Hicham Berrada allie art et science, chimie et poésie, prolongeant la pensée alchimique et mystique du XVIIIème siècle, afin de retrouver l'émerveillement d'un enfant devant l'univers.

Né au Maroc en 1986, il passe son bac scientifique en 2004 à Casablanca et fait ses études d'art en France. Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (ENSBA) en 2011, Hicham Berrada poursuit sa recherche pour une durée de deux ans en résidence au Studio national des arts contemporains Le Fresnoy, où il prépare une œuvre d'opéra vidéo.

Hicham Berrada aime flâner dans les laboratoires en discutant avec les chercheurs. La culture scientifique nourrit son travail. Il emprunte à la science ses méthodes expérimentales pour l'appliquer à des sujets qui n'ont rien de scientifique.

Du laboratoire à l'atelier, à travers des expériences et des performances, Hicham Berrada éprouve des protocoles scientifiques qui activent des processus naturels. Il met en scène les changements et les métamorphoses d'une «nature» activée, chimiquement ou mécaniquement.

Sa pratique englobe la sculpture, l'installation, la vidéo et la photographie.

La matière transformée, à la fois filmée et projetée sur écran, plonge le public dans un monde de couleurs et de formes fascinantes. L'artiste emmène les visiteurs-spectateurs vers un autre monde à la fois vivant et inerte, leur suggère de remettre en question les notions de création, nature et matière.

Très jeune, son œuvre déjà riche a été « jouée » et exposée en France et à l'étranger : *Présage* (2007-2013), *Bloom* (2012), *Rapport des lois universelles*.

Lauréat du prix de la Fondation Bernar Venet (2009), Hicham Berrada a travaillé en résidence au 104, et a notamment exposé à l'Espace EDF Electra et à l'Espace Lhomond. En 2010, il a réalisé, en collaboration avec Marc Johnson et Dimitri Afanassenko une série de performances au PS1, New York.

Il y a chez Hicham Berrada du Faust. Ou plutôt du jeu d'enfant.

* Prix de l'œuvre institutionnelle de l'année

Jury composé de Bernard Billois, David Le Glanic, Fabienne Le Loher, Olivier Marchon

Pascal Gadeau et Jérôme Coulet pour *Vinci au féminin (6')*

Production Tulipes & Cie, Commanditaire Vinci

Comment être femme dans une entreprise de bâtiment et travaux publics comme Vinci ?

Destiné aussi bien aux étudiantes qu'aux salariées de l'entreprise, le film de Pascal Gadeau expose en six minutes comment Vinci se décline au féminin. Il développe les trois thèmes établis lors de débats organisés dans des écoles de BTP : - Les carrières possibles chez Vinci - L'équilibre vie privée vie / professionnelle quand on travaille sur un chantier - Y a-t-il un management au féminin ? La mise en musique, signée par le compositeur Jérôme Coulet, donne remarquablement le « la » du film !

*

Réalisateur depuis 21 ans, Pascal Gadeau a formé son regard à L'École supérieure des arts appliqués Duperré et à L'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, à Paris. De ses débuts comme assistant auprès de réalisateurs de films d'entreprise, il a tiré sa spécialité de cinéaste dans le domaine institutionnel. Régine Cardin lui confia son premier film de commande. Depuis, il a réalisé plus de deux cent dix films pour des secteurs aussi variés que les industries automobile et pharmaceutique, les télécommunications, l'énergie, l'aéronautique, la banque, le luxe, la grande distribution...

* Prix Joseph Kessel

Ce prix a été remis le 19 mai 2013 à Saint-Malo dans le cadre du festival Étonnants Voyageurs.

Jury : Olivier Weber, Tahar Ben Jelloun, Pierre Haski, Michèle Kahn, Gilles Lapouge, Michel Le Bris, Pascal Ory, Patrick Rambaud, Guy Seligmann

Lionel Duroy pour *L'Hiver des hommes* (Editions Julliard), 2012.

C'est l'histoire d'un écrivain, en plein désarroi conjugal et familial, qui retourne en République serbe de Bosnie, 20 ans après avoir couvert le conflit des Balkans. Marc, écrivain, miroir de Lionel Duroy, veut découvrir la vérité sur le suicide de la fille du général Mladic. Ana qui aimait tant son père, le boucher de la Bosnie, se tua, en 1994, avec son pistolet préféré, sans laisser un mot. Marc poursuit les obsessions de Lionel Duroy, celles de tous ses romans-enquêtes, le sort des enfants de parents criminels, haïs ou chéris, la source de la haine qui détruit un couple, une famille, des amis, des voisins, des concitoyens.

Enquête de Marc. Quête de Lionel.

Comment survivre à des parents criminels et devenir autre ? Comment porter le fardeau d'une si lourde horreur ? Comment s'inventer une vie à soi et se délivrer du mal dont on hérite ? Comment un bourreau légitime ses crimes et survit à ses atrocités, sans culpabilité, en mentant, en se mentant, contre toute vérité ?

Comment les horreurs et les douleurs de l'Histoire font écho à nos destins singuliers, à nos guerres intimes du quotidien ?

En 2010, Lionel Duroy part à la rencontre de ces guerriers qui ont combattu aux côtés de leur héros : le général Mladic, molosses aux têtes d'argile, emmurés dans leur enclave, la République serbe de Bosnie. Il les fait parler, les écoute soutenir, fous furieux, « *la légitimité d'avoir tué leurs voisins pour une guerre qu'ils estiment juste* », persuadés d'être à l'avant garde de la défense de l'Europe, l'ultime rempart face à l'invasion islamique.

Leurs récits paranoïaques s'entrechoquent avec les réminiscences personnelles de Marc, qui éclatent comme des flashes : son enfance dévastée, ses amours brisés...

« *Nous croyons qu'avec la source du mal nous allons pouvoir inventer notre propre vie et apporter le bonheur à nos enfants. Alors que nous sommes faits de ce mal et qu'ainsi il continue à nous habiter et de nous ronger quoi que nous décidions et quel que soit l'endroit du monde où nous allions nous réfugier* ».

*

Lionel Duroy, né en 1949, est le 4ème d'une famille bordelaise de 10 enfants, sympathisante d'extrême droite, à contre-courant de l'histoire, « *qui eut tout faux, toujours, sur tout* », n'ayant eu pour seule fortune que la particule inutile d'un patronyme aristocratique. Duroy fut d'abord ouvrier, puis, en 1978, journaliste à *Libération* et à *L'Événement du jeudi*. Depuis 1986, il a écrit une dizaine de romans non fictifs, inspirés de sa vie: *Méfiez-vous des écrivains*, *Priez pour nous*, *Le Cahier de Turin*, *Le Chagrin*, revenant à la même histoire, celles de nos guerres collectives ou intimes.

Son enfance est le terreau de ses livres. Il subit le naufrage et la déchéance de ses parents : débâcle financière, expulsions, espoirs insensés d'un père noyé et harcelé, folies effarantes d'une mère anéantie. Il n'ira pas à l'école pendant plusieurs années.

A 16 ans, il rejette l'héritage moral de sa famille, son credo pétainiste, vichyste, antisémite, OAS. Réinvente sa vie. Se plonge dans la philo. Lit Camus, Knut Hamsun, ... A 20 ans, l'écriture sera son salut. Il devient journaliste, dans une agence de presse puis à *Libération*. Il découvre les voyages, part en Algérie faire d'immenses enquêtes, gagne sa confiance en l'écriture grâce au journalisme. En 1986, il choisit d'écrire des romans pour « *écrire sur le silence des gens qui retiennent pendant plusieurs jours leurs secrets et leur chagrin* », pour « *riposter à la mort, à la destruction* ». La publication de son premier roman lui coûtera la rupture avec sa famille.

En parallèle, il écrit aussi pour les autres, de nombreuses célébrités, Nana Mouskouri, Bigard, Ingrid Betancourt, Sylvie Vartan qu'il confesse... Réfugié dans sa maison du Sud, l'écrivain continue à excaver le passé, chasser les ténèbres, extraire « le noyau dur de la vie », « *Je donnerais à voir toute la machinerie de nos âmes en plein travail, cherchant une issue à tâtons, se cognant, blessant, éructant, pleurant silencieusement parfois, mais continuant malgré tout d'espérer atteindre la lumière* ».

Mention spéciale du jury à Jean-Luc Marty pour « **Un cœur portuaire** » (Editions Julliard), 2012

* Prix François Billetdoux

Jury : Pascal Ory, Catherine Clément, Alain Dugrand, Colette Fellous, Pierre Haski, Michèle Kahn, Hervé Le Tellier, Benoît Peeters, Olivier Weber

Catherine Robbe-Grillet pour Alain (Fayard, 2012)

« *Beaucoup connaissent Robbe-Grillet mais qui connaît Alain ? Il ne s'agit pas ici de livrer une biographie d'Alain Robbe-Grillet. Ni de revenir sur les sujets abordés par lui dans ses « Romanesques », ailleurs, et par moi dans « Jeune Mariée » (Nouveau Roman, combats littéraires ou politiques, cinéma, etc...). Mon projet est plus limité : mettre en lumière certaines facettes de notre vie de couple, mettre l'accent sur quelques aspects de sa personnalité saisis à travers nos objets intimes ou quotidiens et, par touches successives, compléter de son versant conjugal son image publique. Sans plus.* » Catherine Robbe-Grillet

Avec *Alain*, Catherine Robbe-Grillet livre le portrait intimiste d'un mari très sentimental, qui partagea sa vie cinquante sept ans, « *parti sans bruit après avoir fermé les portes derrière lui .. avec élégance, sans se plaindre ni peser* ».

Sous la forme d'un abécédaire ludique, elle fait revivre, avec anecdotes et détails, la vie et les gestes usuels de son mari écrivain. Insensible à la douleur physique, mais dévasté par les dégâts occasionnés par la tempête sur son parc, passionné par ses cactées, ou grand amateur de thé, accumulant cartons et pots de yaourt vides, exécrant le ketchup, préférant les bains aux douches ...

Plus gravement, Catherine Robbe-Grillet pose un regard lucide et acéré sur leur vie, tel l'établissement d'un contrat de prostitution conjugale qu'elle ne signa jamais car cela aurait détruit « *l'illusion d'être contrainte* », ou la liaison de son époux avec l'actrice Catherine Jourdan qu'elle assumait, n'ayant jamais redouté d'être abandonnée.

Elle définit sa place : « *J'étais à la fois sa femme et ses enfants* ». Elle rappelle comment Alain approuva la publication de son livre « *Jeune Mariée* » où elle révéla leur vie sexuelle et leur relation d'amour sadomasochiste.

*

Née en 1930, Catherine Robbe-Grillet est écrivain, actrice, maîtresse de cérémonie sadomasochiste. Après des études secondaires à Paris dans une institution religieuse, puis des études supérieures à HEC, elle rencontre, en 1951, Alain Robbe-Grillet, écrivain du Nouveau roman mais également ingénieur agronome. Ils se marient en 1957. Dans les années 60-70, elle joue comme actrice dans les films de son mari ou d'Alain Resnais ; puis elle se tourne vers l'autofiction et l'écriture de récits érotiques, sadomasochistes, sous différents pseudonymes. Sous le nom de Jean de Berg, elle écrit d'abord *L'Image* (éditions de Minuit, 1956), censuré à deux reprises. Sous celui de Jeanne de Berg, elle publie *Cérémonies de femmes* (Grasset, 1985) et *Le Petit carnet perdu* (Fayard, 2007). Sous son propre nom, elle est l'auteur de *Entretien avec Jeanne de Berg* (Les Impressions Nouvelles, 2002) et de *Jeune mariée : Journal, 1957-1962* (Fayard, 2004), chronique de ses premières années de mariage. En 2003, elle publie, avec Catherine Millet et Marcela Iacub, *Ni coupables ni victimes : livres de se prostituer, une lettre ouverte contre la loi punissant le racolage passif*. En 2005, elle écrit, avec Dennis Cooper, une pièce de théâtre présentée au Festival d'Avignon, *Une belle enfant blonde*, dans laquelle elle interprète son propre rôle de maîtresse SM. En 2012, elle lit au centre Pompidou, avec Beverly Charpentier, un texte intitulé *La Chasse*, récit d'une chasse à l'homme dans un parc, constitué de plusieurs textes : celui de l'organisatrice, des participantes et du « gibier ». Elle se définit aujourd'hui comme une maîtresse de cérémonie sadomasochiste : « Je me veux « femme-sujet », maîtresse du jeu, des jeux sur le retard, les préambules, l'ornementation du désir, le déplacement du sexuel. Une gifle est une gifle, un coup de fouet est un coup de fouet et il peut faire très mal (...) mais ces pratiques sont encadrées, reprises dans une dramatisation assumée »

*Prix Bayeux Calvados des correspondants de guerre

Le Trophée Télévision Grand Format, Prix Scam, a été remis, le 15 octobre 2012, dans le cadre du Prix Bayeux Calvados des correspondants de guerre. La Scam était représentée par Lise Blanchet et Jean-Jacques Le Garrec au sein du jury international présidé par Gilles Peress.

Matthieu Mabin

La brigade Tripoli – 26' – France 24 - 2011

Ce reportage montre l'entrée des forces anti-Kadhafi dans Tripoli après six mois d'insurrection. Journée historique, dimanche 21 août 2011: les rebelles de « la Katiba Tripoli » mènent en deux jours l'assaut final sur Tripoli, avec l'aide de simples Lybiens et en liaison avec l'OTAN.

Ouvriers, hommes d'affaires ou étudiants, partis de Dublin ou de Washington, ils sont rentrés au pays pour libérer la capitale libyenne de son dictateur... Matthieu Mabin a suivi cette armée de volontaires déterminés qui a joué un rôle-clé dans la libération de Tripoli et la chute de Kadhafi.

Matthieu Mabin filme à chaud, à vif, au plus près du danger, assauts, replis, combats contre les loyalistes, à coup de roquettes et de mortiers, vécus par cette brigade qui fonce avec 70 pick-up et un seul char sur Tripoli, en plein ramadan, par 45°. Le reportage restitue « *l'histoire de ce groupe d'hommes qui bouscule les obstacles, leurs adversaires, leurs ennemis, pour libérer leur capitale, avec un enthousiasme, une foi, politique et religieuse qui a plus de valeur que leur propre vie.* ». Un quart de ces hommes périra. Pour les vainqueurs, restent entières les questions de l'issue de la révolution lybienne, et de son unité.

*

Né à Vannes, en 1974, Matthieu Mabin entame à 21 ans une carrière d'officier de l'armée française. Diplômé du Celsa et de l'Ecole d'application de l'Infanterie, il est en 1996, le plus jeune officier de son arme. Pendant 11 ans, il sert les deux principaux corps d'élite de l'Armée de Terre : infanterie de marine et Légion étrangère. Il participe à toutes les missions de la décennie, dans les Balkans au Moyen-Orient en Afrique et en Afghanistan. Au cours de ces opérations, il croise le chemin de nombreux grands-reporters français. « *La génération Sarajevo a participé à la construction de ma vocation de journaliste* » Bertrand Coq et Grégoire Deniau « *ont été des rencontres essentielles* ».

En 2007, il quitte l'armée, appelé par France 24, où il exerce d'abord à la rédaction, puis comme correspondant permanent en Afghanistan et au Pakistan, à Islamabad, de 2008 à 2011, en pleine traque de Ben Laden.

De son expérience de soldat et du danger, Matthieu Mabin a retiré une approche singulière : « *Sur le champ de bataille, chacun de mes pas est pensé, calculé, pour que le risque soit réduit au maximum. On n'y arrive pas toujours. J'ai la sécurité comme préoccupation première et permanente. Le fait d'avoir été un soldat m'aide à me protéger. Le métier de soldat n'a pas de point commun avec le métier de journaliste, sinon la volonté de servir le public.*

Mon arme maintenant c'est une caméra. Je ne suis pas un combattant. J'évolue à travers le champ de batailles mais ma quête c'est celle d'un journaliste. »

Envoyé spécial de France 24 en Libye dès les premiers jours du conflit, il y a réalisé de nombreux reportages sur les lignes de front tout au long de l'année 2011: il a emmené la toute première équipe de télévision dans la ville de Misrata au plus fort du siège de cette ville par les forces kadhafistes.

Grand reporter à France 24, il couvre depuis 2011 les révolutions arabes, les guerres en Syrie, au Mali, à Gaza...

Il a aussi remporté en novembre 2011, à Londres, le Frontline Club Award pour l'excellence de son travail journalistique en Libye, le Prix Bayeux des lycéens la même année et en 2012, le AIB's Award dans la catégorie meilleure couverture d'actualité.

Les jurys internes à la Scam

Le conseil d'administration, présidé par Jean-Xavier de Lestrade

Anne Andreu, Patrick Barbéris, Julie Bertucelli, Philippe Bertrand, Pierre Bouteiller, Catherine Clément, Kathleen Evin, Anne Georget, Patrick Jeudy, Rémi Lainé, Thierry Ledoux, Manon Loizeau, Alain Longuet, Jean-Paul Mari, Pascal Ory, Edouard Perrin, Carole Pither, Alain de Sédouy, Guy Seligmann, Henri de Turenne, Alok Nandi, Jean-Xavier de Lestrade (Président).

La commission des œuvres audiovisuelles, présidée par Anne Georget

Anne Andreu, Patrick Barbéris, Julie Bertucelli, Anne Georget (présidente), Patrick Jeudy, Rémi Lainé, Manon Loizeau, Alain de Sédouy, Guy Seligmann, Henri de Turenne, Jean-Xavier de Lestrade, Alain Longuet (observateur), Nina Barbier, Patrick Benquet, Catherine Bernstein, Bernard Billois, René-Jean Bouyer, Jarmila Buzkova, Gilles Cayatte, Patrick Cazals, Brigitte Chevet, Cécile Clairval-Milhaud, Evelyne Clavaud, Eric Colomer, Jean Crépu, Pascal Cuissot, Cathie Dambel, Esther Hoffenberg, Robin Hunzinger, Andrés Jarach, Yves Jeuland, Jenny Kéguiner, David Le Glanic, François Levy-Kuentz, Philippe Picard, Christophe Ramage, Jean-Christophe Rosé, Geneviève Wiels, Carole Rémy.

La commission des œuvres sonores, présidée par Pierre Bouteiller

Thomas Baumgartner, Philippe Bertrand, Carole Pither, Janine Marc-Pezet, Sandrine Mercier, Emmanuel Moreau, Irène Omélianenko, Jean-Louis Rioual, Pierre Bouteiller (président), Martine Abat, Kathleen Evin, José-Manuel Lamarque, Alok Nandi

La commission des œuvres d'art numérique, présidée par Jean-Jacques Gay

Alain Longuet, Alok Nandi, Anne Jaffrenou, Jean-Jacques Gay (président), Véronique Aubouy, Laëtitia Moreau, Lyonel Kouro, Stéphane Trois-Carrés, Andrés Jarach (observateur), Thierry Ledoux (observateur).

La commission de l'écrit, présidée par Pascal Ory

Alain Dugrand, Michèle Kahn, Hervé Le Tellier, Pascal Ory (président), Catherine Clément, Colette Fellous, Pierre Haski, Benoît Peeters, Olivier Weber